

Claude Minière

**Encore
cent ans
pour Melville**

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

CLAUDE MINIÈRE

ENCORE
CENT ANS
POUR MELVILLE

nrf

GALLIMARD

Je parviendrai à quelques-uns, selon toute
vraisemblance. On leur donnera peut-être *Typee*
avec leur pain d'épices.

HERMAN MELVILLE,
Lettre à Nathaniel Hawthorne

Il aurait aujourd'hui deux cents ans. Il a survécu et continuera de vivre, mais quelle histoire, que de risques encourus ! On pense parfois que l'on peut dessiner une ligne de vie, en suivre la courbe. En fait, on doit y revenir sans cesse, par de multiples *touches*, sous des angles variés, des « éclairages ». Même sentiment pour ce qui concerne l'avenir de Melville, l'*à-venir* de son œuvre. Dès avant le décès d'Herman (en 1891) il était oublié, sorti de la scène littéraire. « J'ai cherché partout ce Triton, que personne ne semble connaître », écrivait un jeune poète anglais après un séjour à New York en 1885.

Melville a d'abord écrit des romans d'aventures, très vite à la suite l'un de l'autre. Puis il n'a plus écrit que des poèmes. Il a d'abord écrit « en plein air », sur l'Océan tourmenté ou dans le paradis des « îles cannibales ». Selon des vents contraires. À la fin, il n'a plus fait que composer des vers *dans la solitude philosophique du bureau du secteur*. Les années qui ont

suivi la mort de notre auteur ont été faites d'éclipses et de « renaissances », *Billy Budd* ne sera édité qu'en 1924, les universités américaines plus tard cependant multiplieront les études consacrées au romancier, en France Pierre Leyris nous procurera d'intrépides traductions¹, le *Melville Log* de Jay Leyda paraîtra en 1957. On peut « prophétiser » que le futur de Melville est riche, même si par le grand public il n'est encore connu que pour être l'auteur de *Moby Dick*. On a voulu pendant un temps en faire un génie surréaliste, mais il fut, de fait, un écrivain très conscient de son art. La publication de *Mardi* dans cet art marquait un tournant, un écart :

Il n'y a pas si longtemps, ayant publié deux récits de voyages dans le Pacifique qui de tous côtés s'étaient heurtés à l'incrédulité, la pensée m'est venue d'écrire réellement un roman d'aventures polynésiennes, et de le publier comme tel : je verrais si la fiction a plus de chances d'être reçue comme la vérité : d'une certaine manière l'inverse de ma première tentative. Cette pensée en a fait germer d'autres, qui ont abouti à *Mardi*.

Préface de *Mardi*, janvier 1849

1. *Billy Budd* en 1937, *Pierre ou les ambiguïtés* en 1939, *Les Contes de la Véranda* en 1951, un choix de poèmes en 1991.

VÉRITÉ ET MENSONGES

Ce sont surtout les organes religieux, les agences de missionnaires qui attaqueront *Typee*. Le *Christian Parlor Magazine*, à New York, fut l'un des plus violents¹. Voici comment il présentait le livre : *An apotheosis of barbarism! A panegyric of cannibal delights! An apostrophe to the spirit of savage felicity!* Diable, que d'exclamations : « Apothéose du primitivisme, panégyrique des délices cannibales, appel à la félicité sauvage! » Melville ironiquement ripostera en qualifiant son ouvrage de magique, cabalistique et tabooistique (*sic!*). Comme Paul Gauguin à son tour le fera un peu après, Melville dénonçait les menées des missions « chrétiennes » agissant en collusion avec les administrations coloniales.

Mais on comptait aussi, bien que moins violents, des sceptiques dans le complot qui s'ourdait dans les

1. Cf. Jay Leyda, *The Melville Log*, Harcourt, Brace and Company, New York, 1951, vol. I, p. 224.

premières années qui suivirent les éditions anglaise et américaine. Peu à peu cependant les critiques devaient s'effacer : la réalité dépassait la fiction. Herman commentera simplement : « Que d'affronts pour quelqu'un qui sent jusqu'à la moelle qu'il a bien été là, et qui voit un paquet d'obtus le mettre en doute ! » La réalité ne dépasse pas la fiction, elle s'y réalise.

Quand en février 1846 paraît *Typee* à Londres, il porte encore le long titre en guirlande de *Narrative of a Four Months' Residence among the Natives of a Valley of the Marquesas Islands* (« Récit d'un séjour de quatre mois parmi les indigènes d'une vallée des îles Marquises »). Il est affiché comme relation, récit. La relation d'une saison parmi les *Natives*, les indigènes. Il fallait annoncer que le voyageur rapportait du vrai, de l'inconnu, de l'exotique, du lointain... qui pourrait être un jour domestiqué. Mais Melville *écrivait* bien autre chose, qui s'entend dans ce qui rapproche *narrative* et *natives*. Il était alors un débutant, mais la littérature serait désormais son but... Seraient son but le rapport entre les sons et « l'orthographe », le mouvement de la phrase, l'exploration par l'écriture, la liberté libre, la vérité en littérature.

ATLAS

To use the concise, point-blank phrase of the sailors, I had made up my mind to “run away”.

Pour le dire comme les marins, en une formule nette et concise, j'avais pris la décision de *m'échapper*.

Typee

Les dates de naissance et de mort, séparées d'un petit trait (d'union), ressemblent parfois aux chiffres que l'on voit sur les atlas. Celles de Melville, 1819-1891, tiennent dans un siècle, comme de longitude, entre deux méridiens. En revanche, ses aventures sur l'Océan, de Nantucket au cap Horn, tendent vers « les mers du Sud » et franchissent des parallèles.

Les tensions Est-Ouest et Nord-Sud sont présentes dans la vie et l'œuvre de l'écrivain. Quand il

va donner des conférences dans le centre des États-Unis il est perçu comme quelqu'un de (trop) cultivé, quelqu'un qui n'est pas de *l'Ouest*. Pourtant, aux yeux de Nathaniel Hawthorne, le délicat pasteur de Nouvelle-Angleterre, Herman a encore des manières grossières (il ne soigne pas assez son linge).

Pendant la guerre qui opposera le Sud et le Nord, Melville rend visite à son cousin, soldat sur le front de Virginie. Il est bouleversé par les blessures qu'infligent les horreurs du temps, il écrira *War Poems*. Le voyage qu'il a accompli vers l'Est, vers « l'Europe et le Levant », en 1856-1857, lui fournira un « trésor » de souvenirs dans lequel il puisera pour composer (pendant ses heures de service de douanier sur le port de New York) des milliers de vers...

1819-1891 : les dates paraissent prises dans un seul fuseau horaire. Mais il y a des débordements. Il y a des débordements à l'infini. Des échappées, des fugues.

Melville se sera souvent présenté comme *un marin*. Parfois il fait déborder sur des expressions communes le caractère idiomatique supposé du langage des matelots : « Pour le dire comme les marins, en une formule nette et concise, j'avais pris la décision de *m'échapper*. » Que veut-il dire alors ? Que les membres d'un équipage sont plus que tout autre enclins à fausser compagnie ? Que lui, Herman, a découvert dans son emploi de matelot la possibilité

d'échapper à la morose situation dans laquelle il s'était trouvé confiné en qualité de comptable, de garçon de ferme ou d'instituteur de campagne? Le moyen de s'extraire du milieu familial? Les marins apparaissent et disparaissent, séjournent en des lieux inconnus, et, se donnant une nouvelle identité, s'enrôlent un jour sur un navire de passage. *L'insoumission* parle dans les premiers récits de notre écrivain, il déclare l'espace, traverse les lignes, porte son monde *away!* L'insoumission est son Orient et son orientation, son levier.

L'APPELÉ

Herman Melville aimait inventer des noms. *Omoa*, contrairement à ce que prétendait l'auteur, n'appartient pas au vocabulaire polynésien (les spécialistes ont vérifié). Il l'aura inventé pour désigner « un homme qui erre d'île en île », « l'homme errant », et par homophonie, disons.

La Baleine, la baleine de *Moby Dick*, comment l'appeler? *How the whale-fish is to be called?* Le titre du roman, dans l'édition originale, imprimée en Angleterre, était simplement *The Whale*. On sait que pour le capitaine Achab (le nom avait été porté par un faible roi d'Israël), Moby Dick est un monstre, un démon. Aux yeux d'Ismaël, matelot, elle est « un moment de repos dans l'élan ». Melville ouvre son livre, avant le début du récit, par une « Étymologie » où la question du nom est posée. La deuxième des citations dont la collection constitue cette manière d'avant-propos suggère que la lettre *H* fait « presque à elle seule tout le sens du mot ». Est-elle authentique ou inventée? Si

la citation est inventée j'en conclurai que la lettre *H* dit le *vrai* de Moby Dick; si elle est authentique, ma conclusion sera la même puisque Herman Melville a sélectionné cette note. Le dictionnaire indiquait que l'origine, germanique ou néerlandaise, du mot *whale* provenait du verbe *wallen*, « rouler » ou « se vautrer ». Melville, avec son *H*, avec sa citation, veut-il signifier que la baleine ne se vautre pas, ne roule pas? En effet, elle affleure, émerge, et avant de disparaître dans les profondeurs fend la masse tumultueuse des eaux, *all the waves of the billows of the seas of the boisterous mob*, « toutes les vagues et houles marines d'une foule tumultueuse ». Elle « plane » même, parfois (moment de repos dans l'élan). Comme l'esprit, elle « plane au-dessus des tourbillons cartésiens » (*sic*).

Le conteur du récit, Ismaël, entame résolument l'histoire. La toute première phrase du roman, *CALL me Ishmael*, « Appelez-moi Ismaël » (ou « Disons que je m'appelle Ismaël »), l'installe comme officiant : il est appelé à être celui qui dira l'histoire, il est *appelé* à tenir le rôle de récitant, de gardien du récit qu'il rapporte, au-dessus des abîmes et tourbillons cartésiens, sorti de toutes les vagues et lames d'une masse (*mob*). D'où viennent les noms, propres ou communs? Dans une lettre à son ami Nathaniel, Melville demandera « D'où viens-tu, Hawthorne? ».

Heidegger, dans son *Parménide*, notait que « ce que dit un mot est bien souvent dissimulé et recouvert

par ses “significations” ». Méditant sur la pensée grecque il écrivait : « Alors que le mot germanique *Got* signifie un être appelé par l’homme, donc l’appelé, les mots grecs pour ce que nous nommons un dieu disent quelque chose d’essentiellement différent : *deos-deaon* et *daimon-daion* nomment celui qui regarde, émergeant de lui-même, et l’être qui s’offre et se présente dans l’étant¹. »

Herman Melville est un Américain nourri de Shakespeare et de la Bible. Son *Moby Dick* est ponctué, « piqué », du mot *God* autant si ce n’est plus que de celui du nom de la Baleine démoniaque, mais elle est « blanche ». Le navire est féminin (*she*), le monstre pourchassé est *a sperm fish*, l’Océan *a masculine sea*. Ce que dit un mot... « C’est un livre bien méchant que je viens d’écrire et, tel l’agneau pascal, je me sens blanc comme neige », écrivait Melville à son ami Nathaniel, le 17 novembre 1851. L’histoire contée dans ce livre méchant (la chasse d’une baleine blanche) avale – avale et avalise – une autre histoire, la légende de Jonas. La fin en est différente : *and the great shroud of the sea rolled on as it rolled five thousand years ago*, « et le grand linceul de la mer roula comme il roulait il y a cinq mille ans ». Ce n’est pas *The Whale* qui roule ici mais la mer.

1. Cf. *Parménide*, traduction de Thomas Piel, Gallimard, 2011, p. 176-77.

Cependant, dans les deux cas, sauver le récit demande qu'*un* (*only, alone*) échappe à ce qui recouvre. Dans *Moby Dick* l'appelé vient d'un naufrage comme dans l'Ancien Testament Ismaël revenait du désert.

Robert Buchanan donne affectueusement à Melville le nom de *Triton*, quand il rapporte en 1885 son expérience d'un séjour à New York : « J'ai cherché partout ce Triton, qui vit quelque part à New York. Personne ne semble rien savoir du seul grand écrivain qui puisse être placé épaule à épaule à côté de Whitman sur ce continent¹. » Herman Melville n'est pas encore mort pourtant, il décédera six ans plus tard et sera inhumé au Woodlawn Cemetery, dans le Bronx... L'année 1885 est l'année de naissance d'Ezra Pound et Melville vient de dire « l'Angleterre, après tout, est à de nombreux égards pour nous une étrangère. Pour ce qui est de nous aimer vraiment, la Chine a plus de cœur qu'elle ». On peut penser qu'il répondait au mépris anti-américain manifesté par exemple dans l'*Edinburgh Review* au début du siècle : « Aux quatre coins du globe, qui donc lit un livre américain? »...

Je cherche Triton. Drôle de bonhomme, amphibien entre terre et mer, homme errant d'île en île, en

1. Cité par Pierre Leyris dans son Introduction de *D'où viens-tu, Hawthorne?*, Gallimard, 1986.

2. Cité par Pierre Leyris, *ibid.*, p. 15.

quête d'une Vérité virginale, lançant des coups de sonde comme il le dira de Shakespeare : « les jaillissements occasionnels de la Vérité intuitive qui l'habite ; ces rapides coups de sonde lancés à l'axe même de la réalité ». Triton blanc, « civilisé édénique » (Mallarmé), car il n'y a pas que la Baleine qui soit blanche. Le chapitre 42 de *Moby Dick*, « The Whiteness of the Whale » (« La blancheur de la Baleine »), a en quelque manière son versant sylvestre dans une lettre à Nathaniel Hawthorne : « Car dans ce monde de mensonges, la Vérité est forcée de fuir dans les bois comme un daim blanc effarouché et c'est seulement par d'habiles aperçus qu'elle se révélera, comme chez Shakespeare et d'autres maîtres du grand Art de Dire la Vérité. » Les marins eux aussi « sont dans le blanc » en quelque sorte, *all ghosts rising in a milk-white fog* (« tous les fantômes montant dans le brouillard couleur de lait »). Et Herman cherche la lumière dans le noir et blanc, *can we thus hope to light upon some chance clue to conduct us to the hidden cause we seek?*, « pouvons-nous alors espérer la lumière d'un indice de hasard qui nous conduirait à la cause cachée que nous cherchons? ».

À vrai dire, je ne sais pas, Triton.